

ainsi que toute la cour, dans un lieu qu'elle m'a désigné. Si monseigneur le veut, je suis prêt à exécuter les ordres que j'ai reçus.

Et s'inclinant profondément il attendit la réponse du prince. Celui-ci, persuadé qu'il s'agissait d'un divertissement nouveau, consentit gaiement à ce que demandait sa mère. On descendit les degrés ; on se trouva bientôt dans le parc. — La lune brillait, comme si on l'avait conviée à la fête. Les rires, à peine comprimés par le respect, se faisaient entendre de toutes parts. Cette foule bigarrée, éclairée d'un façon étrange par les torches qui portaient les laquais, et les lanternes suspendues aux branches, présentaient le spectacle le plus bizarre et le plus inattendu. On se dirigeait vers le pavillon : la curiosité allait enfin être satisfaite. Les personnes qui suivaient de plus près le prince furent tout étonnées de voir le maître des cérémonies frapper à la porte et s'arrêter, après avoir dit quelque mots à son altesse.

Cette porte s'ouvrit : un torrent de lumières inonda les jardins. De monument, c'était une chapelle. Des chants pieux se faisaient entendre ; des prêtres étaient à l'autel. Aux pieds du crucifix une femme, vêtue en pénitente, ses longs cheveux épars sur ses épaules, pria et pleura : on reconnut la margrave. Quand le jeune prince entra dans la sanctuaire, elle alla vers lui ; les chants cessèrent. Toute la cour, entassée dans ce petit espace, se rangea en silence. Sibylle, prenant son fils par la main, s'approcha de la balustrade qui la séparait des assistants.

— Sachez tous, dit-elle d'une voix assurée et sans la plus légère émotion, sachez tous que la margrave Sibylle, de Baden, remet entre les mains de son fils le pouvoir qu'elle a exercé en son nom, comme mère et régente. Sachez que voici désormais votre maître et que moi je ne suis plus rien en ce monde. Je viens faire devant vous amende honorable pour mes péchés, je viens vous demander pardon du scandale que je vous ai donné pendant tant d'années et vous rendre témoins de l'expiation que j'ai choisie. A dater d'aujourd'hui, voila mon asile ; à dater d'aujourd'hui je ne sortirai pas de cette retraite. D'ici je puis voir ce palais que j'ai bâti dans mes jours de folie, et je n'y rentrerai jamais. Je ne suis pas digne d'être admise dans aucun ordre religieux, je n'oserais me mêler parmi les épouses du Christ je vivrai seule. Les portes de cet oratoire demeureront toujours ouvertes, les habitants de ce pays pourront être témoins de la pénitence imposée à celle dont le faste et les débordements les étonnèrent si long-temps. Mais avant de quitter tout à fait le monde, je veux accomplir un acte de justice. Je vous prie, monseigneur, d'ordonner au comte de Hauenzern et à la baronne de Freyberg d'approcher de l'autel. Trouvez bon, je

vous en conjure, qu'ils reçoivent en notre présence la bénédiction nuptiale. C'est moi qui ai retardé leur bonheur, c'est à moi de le conclure.

En disant ces mots, l'étrange créature s'agenouilla de nouveau. Après le mariage des deux amants, elle se fit couper les cheveux, elle prononça une formule de vœux, qui n'était pas celle des religieuses, et, se relevant aussi majestueusement que sur les marches de son fauteuil ducal, elle congédia la cour d'une geste. Seulement elle retint le comte un peu en arrière, et lui dit à voix basse :

— J'ai tenu ma promesse, vous allez être heureux. Je n'ai plus qu'une chose à vous demander. Envoyez ici, chaque jour, votre femme, je veux la voir. Quant à vous, Gustave, reprenez ici mes derniers adieux ; tout est fini entre nous sur la terre, nous ne nous retrouverons plus que dans le ciel. Mais vous savez maintenant jusqu'où je vous ai aimé !

Elle tint parole. Elle se renferma dans cette espèce de tombeau que vous connaissez. On y montre encore la discipline et le cilice dont elle fit usage ; l'un et l'autre sont teints de sang. Son lit était une planche ; elle ne vivait que de racines ; elle n'avait d'autre siège qu'une escabelle de bois. Cependant la plus affreuse de ses supplices, à mon avis, ce fut de voir tous les jours sa rivale, de lui faire raconter les détails de son bonheur, de retourner ainsi le fer dans la plaie saignante de son âme. Ce fut de ne plus apercevoir, même de loin, l'homme qu'elle avait chéri jusqu'à lui sacrifier sa jalousie. Ce fut d'avoir sans cesse devant ses yeux les lieux où elle fut heureuse, et de se retrouver seule si près et si loin de tout ce qu'elle avait aimé. Les tortures morales sont bien plus vives que les tortures physiques ; le chagrin est un chevalier plus cruel que celui du bourreau. Elle vécut ainsi plusieurs années et mourut. Le baron de Spilz la visitait souvent, afin qu'il ne manquât rien à l'expiation. Wilhelmine, c'était le regret, le baron c'était le remords !

Voilà l'histoire du château et de la chapelle que vous apercevez en face.

Comtesse DASH.

(*La Presse.*)

LES DEUX PIGEONS.

On a dramatisé la jolie fable de Lafontaine qui porte ce titre ; le théâtre du Palais-Royal était la vollière, et c'est mademoiselle Déjazet qui s'envolait. Madame Dash convertit en scène de roman historique ce même apologue, ou plutôt nous retrace une rupture et une réconciliation qui se-